

Article

« [s.t.] »

Ouvrage recensé :

Marc ABÉLÈS et Chantal COLLARD (éds) : *Âge, pouvoir et société en Afrique noire*, coll. *Hommes et sociétés*, Éditions Karthala et Presses de l'Université de Montréal, Paris et Montréal, 1985, 332 p.

par Robert Launay

Anthropologie et Sociétés, vol. 11, n° 1, 1987, p. 184-185.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/006404ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Marc ABÉLÈS et Chantal COLLARD (éds) : *Âge, pouvoir et société en Afrique noire*, coll. Hommes et sociétés, Éditions Karthala et Presses de l'Université de Montréal, Paris et Montréal, 1985, 332 p.

Traditionnellement, les anthropologues ont eu tendance à aborder le problème du concept de l'aïnesse en Afrique noire de façon différente suivant la région où ils effectuaient leurs recherches, mettant l'emphase sur les systèmes à classes d'âge en Afrique de l'Est ou bien sur les rapports entre aînés et cadets dans le cadre lignager en Afrique de l'Ouest. Ce recueil constitue une première tentative de réduire le fossé en réunissant quatorze articles dont la moitié traite de l'Afrique de l'Est et l'autre moitié de l'Afrique de l'Ouest. Les articles sont regroupés non pas selon l'aire géographique, mais plutôt autour de quatre grands thèmes qui cernent les différents aspects du problème de l'aïnesse : groupes domestiques et cycles de production ; hiérarchie, pouvoir, compétence ; sexe, aïnesse et générations ; symbolisme et identité. Comme le soulignent Abélès et Collard dans leur excellente introduction, « aucune comparaison entre le traitement de l'aïnesse et des générations par les systèmes à classes d'âge et la manipulation de ces mêmes catégories par les systèmes de parenté n'a été tentée ».

On doit considérer ce recueil, non comme l'ébauche d'une telle comparaison, mais plutôt comme une invitation à la tenter à travers la confrontation des analyses de différentes études de cas. Certes, trois des auteurs adoptent une perspective explicitement comparative, Spencer en proposant une analogie astucieuse entre les notions de hiérarchie du système à classes d'âge des Maasai et de l'idéologie hindoue des castes selon Dumont, Bonte et Hazel en comparant les différents systèmes à classes d'âge et à classes générationnelles chez les pasteurs est-africains. Il est d'ailleurs frappant que, par des biais différents, Bonte et Hazel arrivent à des conclusions très proches, caractérisant ces systèmes par leur tendance à établir une coupure radicale entre « pères » et « fils », notamment en interdisant aux deux générations de se reproduire biologiquement en même temps. C'est peut-être la formulation de cette opposition en termes binaires et absolus qui différencie ces systèmes de la logique plus relativiste des sociétés ouest-africaines où, pour reprendre la phrase de Guérénaïs dans son analyse des Mossi, « on est toujours l'aîné de quelqu'un et le cadet de quelqu'un d'autre ».

Les différentes études témoignent de la difficulté d'énoncer une théorie globale de l'aïnesse, non seulement pour l'Afrique noire dans son ensemble, mais également pour chacune de ses régions, où l'on peut difficilement réduire les données en terme d'un seul cas « typique » ou même en termes de variantes cohérentes d'un seul paradigme. Ainsi, à l'est, les populations agricoles de l'Éthiopie méridionale décrites par Donham et Abélès ne ressemblent guère aux pasteurs organisés selon les classes d'âge, tandis qu'à l'ouest les peuples du Nigeria et du Cameroun qui pratiquent systématiquement la polyandrie, tels les Abisi, les Rukuba et les Guidar (selon Chalifoux, Muller et Collard) s'éloignent sensiblement des cas plus « typiques » des sociétés lignagères, par exemple les Fodonon et les Mossi analysés par Sindzinger et Guérénaïs.

En fin de compte, l'aïnesse relèverait-elle de la domination économique des « cadets » par les « aînés » dans le cadre de la production domestique ? ou bien d'une gérontocratie de nature purement politique ? ou témoignerait-elle plutôt d'une idéologie globale de la hiérarchie irréductible à la simple dimension politico-économique ? Chacune de ces réponses peut trouver une confirmation dans certains cas mais également des démentis dans d'autres. Par exemple, si les aînés contrôlent la production agricole chez les Malle (Donham) ou les Kukuya (Bonnafé), ceci est nullement le cas chez les Ochollo (Abélès) ou les Rukuba (Muller). Dans ce dernier cas, d'ailleurs, les garçons peuvent accéder rituellement au statut d'adulte dès l'âge de cinq ans !

Certains auteurs poussent l'analyse de l'aïnesse encore plus loin. Si les approches traditionnelles parlent surtout du rapport des hommes entre eux, reléguant les femmes au statut de « cadettes » à perpétuité, qu'en est-il, par exemple, des relations des femmes entre elles ? Guérénaïs fournit une analyse particulièrement pertinente des relations entre aînées et cadettes chez les Mossi. Les relations de séniorité entre hommes et femmes sont abordées par plusieurs auteurs, par exemple Collard, qui se base sur les travaux de Françoise Héritier. Par contre, Donham, en analysant la relation mère-fils

chez les Malle, soulève une question encore moins souvent abordée dans les ouvrages traitant de l'aïnesse en Afrique, c'est-à-dire les situations où des femmes peuvent exercer un rôle d'aînée par rapport à des cadets masculins aussi bien que féminins. Enfin, les multiples facettes de l'aïnesse au sein d'une seule société, la capacité de définir le contenu de la notion elle-même de façon différente selon le contexte social, sont analysées avec finesse par plusieurs auteurs, notamment Sindzingre et Abélès.

Dans l'ensemble, les contributions rendent pleinement compte des diverses dimensions de l'aïnesse, aussi bien chez des sociétés particulières que dans l'étude comparative de la question. Le recueil constitue donc, sinon une déconstruction de l'idée d'aïnesse « en soi », tout au moins un puissant démenti à tout essai de réification du concept. Ce livre soulève bien plus de questions qu'il n'en résout, en indiquant, dans un territoire intellectuel de l'anthropologie qui n'est plus vierge, de multiples voies qui restent à explorer.

En somme, la qualité très haute de la plupart des articles — et il n'est malheureusement pas possible dans un seul compte rendu de rendre justice à chacun des auteurs — fait de ce recueil une contribution-clé à toute l'étude de la question de l'aïnesse en Afrique noire, que ce soit à l'est ou à l'ouest.

Robert Launay
Département d'anthropologie
Northwestern University

Louis GIRAULT : *Kallawaya, guérisseurs itinérants des Andes. Recherche sur les pratiques médicinales et magiques*, coll. Mémoires no 107, Éditions de l'ORSTOM, Paris, 1984, 668 p., ill., index, biblio.

Les Kallawaya ont maintes fois été présentés comme de mystérieux guérisseurs indiens dont les ancêtres pratiquaient déjà la médecine auprès de l'Inca. Comme le dit Thierry Saignes dans son article *Qui sont les Kallawaya ? Note sur un énigme ethno-historique*, publié pour la première fois en français dans la première partie de ce livre, il s'agit là d'un véritable « mythe ethnographique ».

...le terme de Kallawaya... désigne avant tout le groupe professionnel spécialisé dans l'art de guérir et parlant une langue du même nom dont les initiés circulaient aux XIXe et XXe siècles dans toutes les Andes; il évoque aussi l'ancien groupe ethnique accroché sur les pentes des Andes orientales depuis les cordillères de Carabaya et d'Apolo jusque dans les collines chaudes du Haut-Béni et dont les descendants parlent aujourd'hui l'aymara dans les hauteurs et le quechua dans les vallées; il concerne, enfin, la strate « supérieure » de la société locale (élite indigène assimilée aux *mistis* de Charazani) (Saignes dans Girault 1984: 35).

Dans cet article, l'auteur retrace avec rigueur les principaux événements qui ont structuré l'aire Kallawaya, de la chefferie pré-incaïque à la Révolution nationaliste de 1952, s'attardant surtout — en fait, tant que les documents le permettent — sur l'intervention inca et l'ensemble de la période coloniale.

La première partie de ce volume s'ouvre sur le texte d'une conférence sur la culture kallawaya, prononcée par Girault à La Paz en 1974, et qui dut avoir l'effet d'une bombe. L'ethnologue français, (décédé quelques mois plus tard), s'appuyant sur une recherche bibliographique exhaustive et une longue ethnographie, faisait remarquer que ce groupe de guérisseurs itinérants n'est mentionné nulle part dans les écrits des chroniqueurs et qu'il faut attendre la deuxième moitié du 18e siècle pour